

FRANC (ALEXANDRE)

Châlons 1837-40.

Le 5 octobre 1886, une dépêche nous apprenait la mort, dans la nuit précédente, de M. Alexandre Franc; M<sup>me</sup> Franc, sa veuve, avait tenu à informer un des premiers celui qui avait été, de 1856 à 1864, le collaborateur de son mari, auquel il était resté attaché depuis par le lien d'une constante amitié.

Nous consacraâmes alors, dans la *Chronique Industrielle* du 10 octobre, une courte notice nécrologique, qui faisait connaître Franc tel que nous l'avions connu :

« Nous apprenons avec regret la mort de M. Alexandre Franc, ancien élève de l'École de Châlons, promotion de 1837-1840, décédé à Toulouse, dans la nuit du 4 au 5 octobre.

» M. Franc, qui avait fait ses débuts dans la filature, s'était ensuite occupé des rizières de la Basse-Camargue, au Château-d'Avignon, dirigées par MM. Levat père et fils.

» Les événements de 1848 ayant ruiné cette entreprise, M. Gustave Levat organisa, avec le concours

de M. Henry Merle, les salines de Giraud, et y appela son ancien collaborateur dont il avait apprécié l'intelligence et le dévouement,

» A. Franc, sous les ordres duquel nous avons débuté à notre sortie de l'École d'Aix, et aux travaux duquel nous avons collaboré pendant sept ans, a donné à cette entreprise, fondée et conduite dans des conditions difficiles, tout ce qu'il avait de savoir et d'activité. C'est grâce à l'énergie développée par G. Levat et A. Franc, que l'établissement de Giraud doit d'avoir pu traverser les mauvais jours et d'être devenu, avec Salindres, l'un des plus beaux établissements de MM. Pecheney et C<sup>ie</sup>.

» Depuis la mort de son jeune et unique fils, ancien élève de l'École d'Aix et de l'École Centrale des Arts et Manufactures, Franc avait perdu le but le plus essentiel de sa vie. Aussi prenait-il peu après sa retraite, restant attaché seulement comme conseil à l'ancien établissement qu'il avait contribué à fonder. La mort est venue le chercher au milieu de son tranquille repos, dans les bras de sa chère compagne, aujourd'hui sa veuve éplorée, à laquelle nous adressons l'expression sympathique de nos regrets. » — CASALONGA.

Mais un de ses amis, M. Castanier, nous adressa depuis une lettre émue, que nous avons tenu à communiquer presque tout entière à notre Société, parce

qu'elle dépeint mieux que nous ne saurions le faire quelle était la valeur du Camarade que nous avons perdu.

« Alexandre Franc était considéré comme étant né à Montpellier, en 1823, quoique, par suite des pérégrinations de ses parents, il soit né à Mortagne, en Vendée.

» Ses parents étaient très pauvres et n'auraient pu payer son instruction, si la ville de Montpellier n'eût pas institué une école gratuite dite « supérieure » où il entra avec nous.

» Il se fit remarquer, jeune, par son intelligence et son énergie. Il eut le bonheur, au bout d'une année scolaire, de gagner la bourse municipale instituée par la ville de Montpellier et à laquelle, outre le prix de la pension, était jointe une somme représentant les frais de voyage de Montpellier à Châlons-sur-Marne (frais très élevés en 1838) et la valeur du trousseau, menus-plaisirs exigés par le règlement de l'École. De sorte que notre ami n'a rien coûté à ses parents pour son instruction.

» Sorti de l'École en 1841, avec une solide instruction, il devint, en rentrant dans ses foyers, directeur d'une assez importante filature de coton et de laine à Montpellier. De là il alla, au même titre, dans une filature à Toulouse, chez M. Manuel, l'un de ses parents.

» Il revint à Montpellier pour diriger une usine à décortiquer le riz de la maison Lichsteintein et Westphal qui voulait introduire en France la production du riz. Dans cette usine il eut le malheur de se donner un coup de hache au genou, dont il fut longtemps malade et qui eut pour conséquence l'ankylose du genou.

» Son énergie ne se démentit pas et il fut envoyé au château d'Avignon où ces messieurs firent leurs tentatives d'acclimatation et de production du riz.

» C'est là qu'il eut de fréquents accès de fièvres paludéennes qui l'ont accompagné longtemps dans sa vie, dont il sortit vainqueur, mais après avoir contracté un rétrécissement de l'œsophage, qu'il fit traiter à Lyon par le docteur Faivre, atteint et guéri lui-même de cette maladie.

» Cependant sa nourriture dut être pendant de longues années liquide : jus de viande, lait, bouillon, etc. Malgré cette nourriture, en partie délabrante, il n'en resta pas moins énergique au physique et intelligent au moral.

» La tentative des rizières, pendant laquelle survint la révolution de 1848, n'ayant pas donné de résultats, notre ami entra aux salins de Giraud. Grande usine fondée dans la Basse-Camargue, pour la fabrication du sel marin et d'autres produits chimiques. C'est là surtout qu'il montra son intelligence et son énergie. Dévoré par les fièvres palu-

déennes pendant une grande partie de son séjour, il n'en trouva pas moins divers procédés pour la fabrication des différents produits de l'usine, ce qui lui valut des distinctions et augmentations d'honoraires de la part de la Compagnie.

» Il était parvenu ainsi à gagner une large aisance et il aurait dû abandonner plus tôt un poste qui lui donnait beaucoup de travail et de préoccupation.

» Atteint du diabète, sans doute à la suite de sa nourriture spéciale, il eut quelques accidents précurseurs qui l'avertirent qu'il était temps d'abandonner le travail ; il le pouvait d'autant mieux que sa position financière était, on peut dire, brillante. La Compagnie le retint encore longtemps en l'allégeant de travail le plus possible. Cependant un grand malheur le frappa. Il perdit un fils unique marié, qui était déjà dans une belle situation. Cette perte eut une influence pernicieuse sur sa santé qui s'altéra sensiblement au point qu'une attaque, dont on se rendit maître, fut le point de départ d'une décadence assez rapide qui amena notre ami, aidé en cela par ses chefs qui tenaient à le conserver même éloigné de l'usine, à quitter définitivement Giraud et à venir s'installer à Montpellier.

» Là, les soins affectueux et incessants de sa digne compagne l'avaient à peu près amené à bien. Il était florissant, il avait repris son énergie contrariée un peu par son ankylose.

» Cependant le terrible mal faisait sournoisement sur lui, ses ravages fatals. Sa santé déclina, ses mouvements devinrent moins énergiques.

» Il eut quelques atteintes d'attaques légères. Il fit quelques voyages à Giraud dont il revenait fatigué à tel point qu'il dut y renoncer.

» Mais ce fut le voyage à Toulouse, où il avait laissé intact, en l'entretenant, le logement et le mobilier de son pauvre fils, qui lui a été fatal. Le tombeau de son fils, qu'il avait fait ériger avec soin, ce logement, ce mobilier qui lui rappelaient de si tristes souvenirs activèrent la décadence vitale contre laquelle son énergie luttait; il a succombé à Toulouse, au milieu de ses amis et de ses parents, qui ont entouré son infortunée veuve de toute leur affection.

» Voilà, cher monsieur, ce que je puis vous dire sur mon bon ami. Je ne puis préciser les dates; car moi j'habitais Lyon et ce n'est qu'après l'avoir habité trente ans que j'ai dû le quitter, après des malheurs de famille. J'étais venu habiter Montpellier, ma ville natale, et c'est ce qui avait décidé Franc à venir à Montpellier parmi ses amis.»

CASTANIER.

Montpellier, 17 octobre.

Nous ne pouvons qu'appuyer le témoignage de M. Castanier que nous avons eu le plaisir de connaître à Lyon. Aux salins de Giraud, devenus une

importante fabrique de sels raffinés, de sulfate de soude et de soude caustique, de chlorure de potassium, Franc s'est montré à la hauteur de toutes les tâches qui lui étaient imposées. Travaux de dessèchements, de canalisation, de terrassements; travaux de navigation, d'embarquement et de débarquement; travaux de mécanique, sur tout, Franc jetait les yeux, vérifiait et réformait heureusement.

En 1848 les établissements de Giraud, alors à l'état embryonnaire, comprenaient une petite machine à vapeur de 5 chevaux actionnant une turbine élévatoire de Giraud. Aujourd'hui une surface de plus de 1000 hectares, où les eaux de la mer sont introduites par des machines élévatoires et viennent s'y évaporer, est sillonnée de digues divisant toute cette surface en compartiments communiquant entre eux jusqu'à leur arrivée sur les *tables salantes*, où le sel marin se dépose en cristaux épais d'un blanc éblouissant. Les eaux mères, emmagasinées dans d'immenses réservoirs, sont traitées par l'usine au cours de l'hiver; les sulfates de soude sont obtenus par le froid artificiel au moyen de machines à ammoniacque du système Flavie, construites par MM. Mignon et Rouart.

C'est dans l'installation et la conduite de ces machines, dans l'installation et la conduite de l'usine de raffinage et de production des autres chlorures, que Franc, que nous secondions alors

de nos jeunes années, s'est montré praticien habile autant qu'excellent administrateur. Aussi le directeur de l'établissement, M. G. Levat, souvent en voyage, aimait-il à se reposer sur lui en toute confiance.

Tel fut A. Franc; tel on aime à le présenter à nos jeunes Camarades comme un exemple de ce que peut un travail constant mis au service d'une volonté soutenue. Il n'oublia jamais la dureté de ses débuts, et sous des dehors peu démonstratifs il faisait usage d'un excellent cœur, non seulement pour les siens, mais encore envers cette population de Giraud, longtemps isolée et privée, dans un pays malsain, de beaucoup de choses nécessaires à la vie.

CASALONGA.

*L'Agent de la Société, gérant,*

**PROSPER MARTIN.**